

«Harlem Quartet», James Baldwin en chaire et en notes

Créée à Créteil, l'adaptation du sixième roman de l'Américain par Elise Vigier envoûte par son intensité poétique.

12 novembre 2017 à 17:06



Jean-Christophe Folly incarne Hall Montana, en deuil de son frère. Photo Patrick Berger

«On l'avait retrouvé gisant dans une mare de sang [...] une tempête, une violence, un prodige de sang : son sang, le sang de mon frère, le sang de mon frère ! Mon sang.» Hall Montana, l'air assombri, entame vivement le récit de *Harlem Quartet* avec la disparition brutale d'Arthur, son petit frère, à 39 ans. Ce redoutable chanteur de gospel avec le «sourire d'un champion et la voix d'un samedi soir» s'est éteint au crépuscule d'un chant

d'amour. Hall se rappelle son frangin, ce satellite en orbite d'une famille, à la fois liée et éclatée, issue de la communauté noire-américaine des années 50-70 touchée de plein fouet par le racisme et l'intolérance. Arthur, la star du groupe «les Trompettes de Sion», a parcouru les Etats-Unis jusqu'à toucher un Sud qui ne lui a certainement pas fait oublier sa couleur de peau. Il ressent très rapidement les injustices, son désir pour les hommes, les maléfices de l'alcool et l'enivrement de la musique.

Prières. La pièce créée par Elise Vigier à la Maison des arts de Créteil est tirée du sixième roman de James Baldwin (paru aux Etats-Unis sous le titre *Just Above My Head* en 1979). L'auteur noir-américain - dont l'œuvre a fort heureusement gagné en visibilité cette année (entre autres avec le documentaire de Raoul Peck *I Am Not Your Negro*) - a quitté l'Amérique et sa ségrégation raciale en 1948, rejoignant la France à 24 ans. L'écriture de Baldwin prend littéralement corps avec cette adaptation où l'intensité du jeu des comédiens délivre une épaisseur tout autre : ses mots coupent à la lecture, effraient souvent. Prononcés, accentués, criés, ils provoquent une tension similaire. Toutefois, ils déclenchent aussi le rire, un relâchement curieux qui n'est pas sans intérêt.

Derrière Hall, qui se fait narrateur, les routes de Harlem abîmée défilent sur un écran qui s'ouvre pour laisser place aux réminiscences, aux ferventes prières et aux sentiers parcourus par Arthur et son frère protecteur, ensemble ou séparément. Les compositions du poète et rappeur américain Saul Williams accompagnent ces fragments de récit, joués par les musiciens Manu Léonard et Marc Sens, tous deux présents sur scène. Enveloppé par cette suave litanie, *Harlem Quartet* se glisse dans notre lit comme un spectre qui n'en aurait pas fini avec le monde des vivants.

Amant. On retourne dans les années 50, les Montana font connaissance avec la famille Miller et leur fille évangéliste Julia, ainsi que Jimmy le petit frère rejeté. Julia prêche, Julia crie, ordonne même. L'intense Ludmilla Dabo qui l'interprète délivre d'incroyables plaintes de sa voix brûlante. On regrette parfois cette manière de fendre l'air pour prêcher. Car la Julia du roman, installée sur sa chaire, sait normalement captiver sans trop s'agiter (c'est là tout son pouvoir angoissant). Quand Ludmilla Dabo se meut avec plus de précaution et de retenue, elle y gagne en émotions. La langue de Baldwin, crue et clairvoyante, poétique et pointue, emplit les poumons de Hall qui lance les mots en boucle. Le comédien Jean-Christophe Folly excelle à le faire, quand il nous prend à partie, le regard en abîme, nous attire dans ses blessures et ses réflexions. Son petit frère Arthur (Makita Samba) remet en question sa sexualité, déroule ses peines, ses désirs et ses cris en un gospel déchirant, plus tard retrouve le Jimmy de la famille Miller et en fait son amant. Le dispositif scénographique en une série de panneaux coulissants alterne avec dextérité scènes de vie in situ et séquences vidéo qu'Elise Vigier est allée filmer à Harlem en 2015.

La frénésie de cette mise en scène, poupée russe de la mémoire, prend toutefois le risque par sa virtuosité (lumières, chants et transitions athlétiques) de nous éjecter de la tempête. On aurait aussi bien vu, étiré en un long rêve émouvant, un instant précis du roman. Ici, la succession d'instant musicaux, vidéos, pleurs, paroles à toute vitesse sait tout autant emporter qu'étourdir. Mais Elise Vigier arrive à capter ce qu'il y a de doutes, de peurs et de douceur chantés dans l'écriture de l'auteur. Le cœur plein d'érotisme et de poésie de Baldwin, qui bat dans cette adaptation peut-être trop rapidement, se pose quoi qu'il en soit contre nous, «tenu comme un homme et bercé comme un enfant, libre».

Jérémy Piette

Harlem Quartet de James Baldwin m.s. Elise Vigier. Du 16 au 18 novembre au TNB, Rennes (35) dans le cadre du festival Mettre en scène. Puis en tournée jusqu'en mars.